

Rosa Guitart-Pont

La lettre en souffrance qui arrive à destination *

Au début de cette sixième séance, Lacan s'adresse à son auditoire en demandant de lever le doigt à ceux qui, sur sa suggestion, auraient fait l'effort de relire les pages 31 à 40 de ses *Écrits*. Or apparemment, rares sont ceux qui ont fait l'effort, ce que Lacan trouve fort ennuyeux. Les pages en question concernent « Le séminaire sur "La Lettre volée" », qui est une retranscription de la leçon prononcée le 26 avril 1955, au cours du séminaire II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*¹. Lacan précise que si, en dépit de toute chronologie, il a mis ce texte en tête du volume, c'est qu'il avait l'idée que c'était la meilleure façon d'introduire à ses *Écrits*. Il précise également que s'il a conseillé de lire ces pages c'est parce que ce qu'il s'apprête à articuler dans cette séance du 17 mars 1971 se trouvait déjà bel et bien écrit là. Alors de quoi s'agit-il ?

En 1955, Lacan dit que *La Lettre volée* va lui servir à illustrer d'une façon concrète la dominance du signifiant sur le sujet. Or, c'est précisément ce dont il traite dans la leçon V du 10 mars 1971, où il conseille de lire ce texte. Après avoir souligné que le *Dasein* ne résulte que du baratin philosophique, il avance que la parole dépasse le parleur toujours et que le parleur est un « parlé ». Il poursuit en disant que dans les pages qu'il a écrites sur *La Lettre volée*, ce dont il parle c'est du phallus. Il le dit de nouveau dans la leçon VI, en précisant qu'il s'agit de la fonction du phallus, en tant qu'elle s'articule dans un certain discours. Quelques lignes plus loin, il évoque l'impossibilité du rapport sexuel tout en soulignant que « c'est écrit en long et en large [...] dans ce que Freud a écrit, il n'y a qu'à le lire ». Et

* ↑ Commentaire de la première moitié de la leçon VI du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 95-105, à Paris, le 14 novembre 2024.

1. ↑ Ce texte a été publié une première fois en 1957, dans la revue *Psychanalyse*, n° 2. Sa retranscription se trouve dans J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 61-11.

en s'adressant à la salle, il ajoute : « Seulement vous allez voir tout à l'heure pourquoi vous ne le lisez pas. J'essaie de le dire, de dire pourquoi moi je le lis [...] la lettre donc, non pas volée [...] mais en souffrance, ça commence comme ça et ça se termine, ce petit écrit, par ceci qu'elle arrive pourtant à destination ². » Avant d'interroger ce qu'il entend par là, je rappelle brièvement les deux scènes de cette courte nouvelle d'Edgar Poe, parue en 1844 sous le titre *The Purloined Letter* ³, que Baudelaire traduit par *La Lettre volée* et que Lacan préfère traduire par « la lettre en souffrance ».

Dans la première scène, que Lacan appelle la scène primitive, la Reine est en train de lire une lettre dans le boudoir royal, lorsque le Roi fait irruption inopinément. Embarrassée, elle tente de dissimuler la lettre sur la table en la retournant. Le Ministre (nommé D), qui vient également d'entrer dans le boudoir, s'aperçoit de la manœuvre et il reconnaît dans la lettre que la Reine essaie de dissimuler l'écriture de l'expéditeur, un certain Duc de S. L'embarras de la Reine lui laisse supposer que la lettre pourrait mettre en jeu son honneur et sa sécurité. Conscient alors du parti qu'il peut tirer de cette lettre compromettante, il décide de s'en emparer, grâce à une petite astuce qui lui permet de remplacer la lettre qui est sur la table par une autre lettre qu'il sort de sa poche. La Reine n'a rien perdu du manège du Ministre, mais elle ne peut pas intervenir, car cela éveillerait l'attention de son époux. Dans le texte de Poe, cette scène est racontée par le Préfet de police à Auguste Dupin, présenté comme quelqu'un ayant le génie de résoudre les énigmes.

La deuxième scène se passe dans le bureau du Ministre, où ce dernier reçoit la visite de Dupin, dont le dessein est de s'emparer de la lettre que le Ministre a volée à la Reine. Le Préfet de police l'a informé du fait que – mandatée par la Reine – la police avait fouillé absolument partout chez le Ministre, y compris dans les cachettes les plus invraisemblables, sans avoir réussi à trouver la lettre. Dupin inspecte le lieu de son regard futé et il finit par apercevoir un billet « éraillé ⁴ » qui semble à l'abandon dans un porte-cartes, au beau milieu du manteau de la cheminée. En apercevant ce billet, pas caché du tout, ce malin des malins sait déjà qu'il a affaire à ce qu'il cherche. Je passe sur les détails de la stratégie qu'il met en place pour s'emparer de la lettre et la remplacer par une autre, qu'il plie de façon

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 97.

3. ↑ Marie Bonaparte en a fait un commentaire en 1933, sous le titre « Edgar Poe. Étude psychanalytique ».

4. ↑ J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », art. cit., p. 14.

similaire à celle qu'il s'apprête à dérober. Une fois la lettre volée dans son pouvoir, Dupin la rend au Préfet de police, moyennant rétribution.

Alors, que veut dire Lacan en avançant que l'essentiel qui est montré dans ce texte est qu'une lettre arrive toujours à destination ? La lettre ou l'épistole, comme il la nomme, peut se traduire par message. Faut-il donc entendre que malgré les péripéties et les détours de cette lettre, un message s'est finalement fait entendre ? Et si oui lequel ? Et qui en est le destinataire ? Lacan ne donne pas une réponse explicite. Il ne nous reste donc qu'à suivre les pistes qu'il suggère, même si elles sont parfois plus énigmatiques que l'énigme policière sur laquelle il s'appuie.

Lacan commence par souligner que dans le conte de Poe, il n'est jamais fait mention du contenu de la lettre. Ce n'est donc pas ce message qui finira par arriver à destination. Il écarte également d'emblée le fait que le message, ou la morale de la fable, serait que, pour maintenir à l'abri des regards une ou des correspondances dont le secret est parfois nécessaire à la paix conjugale, il suffirait d'en laisser traîner les libellés sur notre table, même à les retourner sur leur signifiante. Ensuite, il avance que la lettre qui arrive à destination est la lettre qui arrive à la police, qui n'y comprend rien, et il ajoute que la police, c'est l'État. Cela laisse donc entendre que la lettre circule dans un monde structuré par le discours du maître. Or, ajoute-t-il, « la lettre n'arrive à destination qu'à trouver celui qui dans mon discours sur *La Lettre volée*, je désigne du terme de Sujet [...]. Mais celui-ci se distingue de sa toute spéciale imbécillité ⁵ ». Il précise que celui qui se manifeste en fonction de sujet est le Roi. Son *imbécillité* tient au fait qu'il ne voit même pas ce que le Ministre a vu, à savoir que la Reine lui cache une lettre. Mais même si le Roi avait la lettre en main, « il n'y comprendrait que ceci : c'est qu'elle a sûrement un sens et que c'est en ça qu'est le scandale, que c'est un sens qui à lui, le Sujet, lui échappe ⁶ ».

On peut donc en déduire que cette lettre en souffrance a un sens énigmatique, à l'instar d'un rêve par exemple. Le sens serait donc refoulé et c'est pourquoi le sujet ne le comprend pas. Cette déduction n'est pas gratuite, puisque, en se référant aux analystes, Lacan dit : « Nous qui nous faisons les émissaires de toutes les lettres volées qui pour un temps au moins seront chez nous en souffrance dans le transfert ⁷. » Du coup, doit-on conclure qu'une lettre n'arrive à destination qu'avec le retour du refoulé ?

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 102.

6. ↑ *Ibid.*

7. ↑ J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », art. cit., p. 37.

Gardons cela comme hypothèse et revenons au moment où c'est le Ministre qui est en possession de la lettre.

Effet féminisant

Dans les pages qu'il a conseillé de lire, Lacan avance que l'ascendant que le Ministre tire de la situation ne tient pas à la lettre, mais au personnage qu'elle lui constitue, personnage que le Préfet de police présente comme « quelqu'un à tout oser [...] ce qui est indigne aussi bien que ce qui est digne d'un homme ⁸ ». Ce qui importe au voleur, ajoute Lacan, c'est que la Reine le croit capable de tout, car c'est comme cela qu'elle lui confère la position de maître absolu. Lacan rappelle ce passage dans la leçon VI du séminaire XVIII et il précise que le phallus est bien là. On peut donc en déduire qu'en le constituant dans ce personnage, la lettre est censée conférer au Ministre un pouvoir phallique. Or, curieusement, Lacan poursuit en disant que tout son texte joue sur le fait que la lettre a un effet féminisant. Alors en quoi consiste cet effet ?

Cette position de maître absolu – que personne n'est en mesure d'assumer réellement – n'est en vérité qu'une position de faiblesse absolue, précise Lacan. Pourquoi ? Parce que le pouvoir que le Ministre tire de la lettre n'est que potentiel dans la mesure où son pouvoir se dissipe avec l'usage de la lettre ⁹. Cela revient à dire que, pour continuer à garder ce semblant de pouvoir (phallique), il faut que le Ministre ne se serve pas de ce qui est censé lui accorder ce pouvoir. Le Ministre est donc confronté à une aporie qui le réduit à la passivité, à la cachotterie et à l'inaction... tout comme la Reine. Lacan précise : « C'est qu'à jouer la partie de celui qui cache, c'est le rôle de la Reine dont il lui faut se revêtir, et jusqu'aux attributs de la femme et de l'ombre, si propices à l'acte de cacher [...] Ici le signe et l'être merveilleusement disjoints, nous montrent lequel l'emporte quand ils s'opposent. L'homme assez homme pour braver jusqu'au mépris l'ire redoutée de la femme, subit jusqu'à la métamorphose la malédiction du signe dont il l'a dépossédée. Car ce signe est bien celui de la femme, pour ce qu'elle y fait valoir son être, en le fondant hors la loi, qui la contient toujours, de par l'effet des origines, en position de signifiant, voire de fétiche. Pour être à la hauteur du pouvoir de ce signe, elle n'a qu'à se tenir immobile à son ombre, y trouvant de surcroît, telle la Reine, cette simulation de la maîtrise du non-agir que seul "l'œil de lynx" du ministre a pu percer ¹⁰. »

8. [↑](#) *Ibid.*, p. 33.

9. [↑](#) *Ibid.*, p. 32.

10. [↑](#) *Ibid.*, p. 31.

Comment entendre ce paragraphe ? Du fait que la lettre doit être cachée au Roi, et que celui-ci est le représentant de l'ordre et du commandement, on peut supposer que cette lettre représente une entorse à la loi, une transgression. Et même si ce n'est pas la Reine qui a écrit la lettre, le seul fait d'accepter d'en être la destinataire la met hors la loi, soit : hors de l'ordre du discours du maître, qui a instauré les semblants du couple royal, à la place où manque le rapport. Quant à ce signe qui la met en position de signifiant, voire de fétiche, cela laisse entendre qu'en acceptant la lettre, elle consent à être l'objet (fétiche) du désir d'un homme. La lettre est donc le signe de la femme, en tant qu'elle consent à entrer dans la dialectique phallique de l'homme. Du coup, le pouvoir de ce signe ne tient qu'au pouvoir que lui accorde l'inconscient de l'homme. C'est pourquoi, pour être à la hauteur du pouvoir de ce signe, elle n'a qu'à se tenir immobile, à son ombre, dans la position d'objet.

En disant que la lettre féminise, Lacan tiendrait donc à montrer que la lettre produit chez celui qui la détient l'effet inverse de ce qu'il en attendait. Ainsi, loin d'attribuer un pouvoir phallique au Ministre (sujet capable de tout), cette lettre le réduit à l'inaction, l'apparentant à l'objet. Cet homme qui – comme le souligne Lacan – était dépeint avec tous les traits de la virilité, le voilà désormais qui dégage un *odor di femina*, « allant jusqu'à affecter les apparences de la mollesse, l'étalage d'un ennui proche du dégoût en ses propos ¹¹ ». Lacan précise également que pour dissimuler la lettre volée à la Reine, le Ministre l'a retournée, en dégageant une place vierge où il a écrit sa propre adresse avec une écriture féminine très fine. « Il est significatif, dit Lacan, que la lettre qu'en somme le ministre s'adresse à lui-même, soit la lettre d'une femme : comme si c'était là une phase où il dût en passer par une convenance naturelle du signifiant ¹². » Lacan tiendrait donc à montrer que le pouvoir attribué au signifiant phallique n'apparaît pour ce qu'il est, à savoir un semblant, qu'à s'articuler comme un effet de féminisation, effet qu'on peut assimiler à la castration symbolique due au signifiant. Le Ministre, qui se croit le maître de la situation, devrait donc passer par cette phase de féminisation pour percevoir les effets de cette castration structurale et inévitable, qu'il s'obstine à ignorer. Cette féminisation témoignerait donc d'un retour du refoulé, comme Lacan le laisse entendre en disant : « Les traits de cette transformation sont notés et sous une forme assez caractéristique dans leur gratuité apparente pour les rapprocher valablement du retour du refoulé ¹³. »

11. [↑](#) *Ibid.*, p. 35.

12. [↑](#) *Ibid.*

13. [↑](#) *Ibid.*, p. 34.

Parallèlement à cet effet de féminisation, Lacan tient à mettre en évidence que, contrairement à ce que croit le Ministre qui, en possédant la lettre, se croit maître de la situation par le pouvoir qu'elle lui confère, c'est la lettre qui a le pouvoir de le transformer. Et du fait qu'on en ignore le contenu (la signification), cette lettre est un pur signifiant. L'apologue de *La Lettre volée* est donc bel et bien l'illustration de la dominance du signifiant sur le sujet.

Or, c'est précisément cette dominance que refoulent le Roi, qui se distingue par son *imbécillité*, et le Ministre, qui, selon Lacan, « doit se comporter selon le mode de la névrose ». Ce qui définit le névrosé est l'évitement de la castration, comme Lacan le rappellera, dans la leçon X. La police est également imbécile, puisque, malgré ses fouilles consciencieuses, elle n'a pas réussi à trouver la lettre. Lacan parle de leur *imbécillité* réaliste qui est de source, non pas corporative, mais subjective. Les policiers sont piégés par la signification, à savoir qu'une lettre aussi importante ne peut être que cachée, et non pas offerte à la vue de tous.

Dupin est plus malin, mais le fait d'être détenteur de la lettre le féminise aussi. Pour en saisir l'enjeu, il faut rappeler la fin du récit de Poe. Contrairement à la Reine, le Ministre ne sait pas qu'on lui a volé la lettre. Il ne sait pas non plus que dans la lettre par laquelle elle a été remplacée, Dupin a écrit le message suivant : « Un destin ¹⁴ si funeste, s'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste. » Quel est le sens de ce message énigmatique que Dupin voulait faire entendre au Ministre, sachant que celui-ci reconnaîtrait son écriture ? Rappelons tout d'abord qu'*Atrée et Thyeste* ¹⁵ est une tragédie de Crébillon père, qui met en scène la rivalité féroce entre deux frères. Pour se venger de Thyeste, qui lui a volé sa femme Érope et son royaume, Atrée conçoit un plan machiavélique. Au cours d'un banquet, prétendument organisé pour se réconcilier avec son frère, il servira à ce dernier la chair et le sang de son fils Plisthène, issu de sa trahison. Atrée sera tué à son tour, quelques années plus tard, par Égisthe, un autre fils de Thyeste, désireux de venger son père.

En quoi donc le destin funeste que Dupin réserve au Ministre est-il digne de Thyeste ? On apprend que Dupin ne porte pas le Ministre dans son cœur depuis que celui-ci lui aurait joué un mauvais tour à Venise. Dupin est pris d'une rage féminine, dit Lacan, d'une passion, manifeste dans la lettre

14. ↑ *Ibid.* À la page 40, Lacan emploie l'expression « un destin si funeste », mais page 14 on lit « un dessein si funeste », expression qui figure dans le conte de Poe.

15. ↑ *Atrée et Thyeste* est une tragédie en cinq actes et en vers de Prosper Jolyot de Crébillon (1674-1762). Elle a été représentée pour la première fois à la Comédie française le 14 mars 1707.

qu'il a laissée et qui est censée conduire le Ministre à sa ruine, quand il voudra s'en servir contre la Reine. Il semble donc évident qu'en voulant provoquer la ruine du Ministre, Dupin veut se venger. Et par ce message, où sont cités ces deux frères dont la vengeance de l'un est encore plus féroce que la trahison de l'autre, Dupin veut que le Ministre reconnaisse que la vengeance dont il fait l'objet est digne du mauvais tour qu'il lui a joué. Dupin jouit, ajoute Lacan. Or de quoi jouit-il, sinon du fait qu'en privant le Ministre de cette lettre – censée lui conférer un pouvoir phallique – il le castré ? On pourrait dire que c'est une bataille de coqs où chacun essaie de castrer l'autre. On ne sait pas quel est le mauvais tour que le Ministre a joué à Dupin, mais le fait que Lacan qualifie sa rage de féminine laisse supposer que cela a provoqué chez lui un effet castrateur.

Dasein

Néanmoins, au-delà de la vengeance de Dupin, Lacan souligne que la citation « un destin si funeste... » est « la réponse du signifiant au-delà de toutes les significations ¹⁶ ». La réponse du signifiant à celui qui l'interroge, poursuit Lacan, c'est : « Mange ton *Dasein*. » Comment entendre cette phrase qui évoque le festin macabre de Thyeste ? J'entends que cette évocation a pour but de signifier la mort symbolique de l'être parlant, du fait de son aliénation au langage. Dit autrement, ce que Lacan veut signifier, c'est que c'est l'ordre symbolique qui est, pour le sujet, constituant. « Mange ton *Dasein* » signifie donc qu'il n'y a pas d'autre ontologie que celle qui est imposée par le langage.

Les phrases suivantes censées être proférées par le signifiant à celui qui l'interroge abondent dans ce sens : « Tu crois agir quand je t'agite au gré des liens dont je noue tes désirs. Ainsi, ceux-ci croissent-ils en forces et se multiplient-ils en objets qui te ramènent au morcellement de ton enfance déchirée. Eh bien, c'est là ce qui sera ton festin jusqu'au retour de l'invité de pierre, que je serai pour toi puisque tu m'évoques ¹⁷. » Je suppose que l'invité de pierre fait référence à la dernière scène de la pièce de *Don Juan* ¹⁸, où le défunt père de Dona Ana apparaît sous la forme d'une statue de pierre, représentant la sentence divine qui condamne Don Juan à l'enfer, le punissant ainsi de toutes ses fautes. Cela laisserait donc entendre que la sentence finale finira bien par tomber, en montrant au sujet que sa

16. [↑](#) J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », art. cit., p. 40.

17. [↑](#) *Ibid.*

18. [↑](#) *Don Juan* est une pièce de théâtre écrite par Tirso de Molina sous le titre : *L'Abuseur de Séville et l'invité de pierre*, jouée pour la première fois en 1630. Molière en a fait une adaptation française et Mozart un opéra.

faute est de penser qu'il est maître de la situation, alors qu'il n'est que l'effet du signifiant avec la castration symbolique que cela implique. Autrement dit, cette sentence finale laisserait entendre que si le sujet refoule la castration, ce refoulé finit toujours par faire retour.

La castration est en effet le maître mot de l'affaire, puisque dans la leçon VI Lacan finit son commentaire ainsi : « En fin du compte, c'est la plus parfaite castration qui est démontrée. Tout le monde est également cocu, et personne n'en sait rien ¹⁹. » La lettre qui finit par arriver à destination laisserait donc entendre que, malgré tous les mirages du semblant du pouvoir phallique, l'inévitable castration symbolique finit toujours par apparaître, au sens de démontrer ses effets. Lacan conclut : « Eh bien, voilà ce que j'ai réussi à dire à propos de ce que j'ai écrit. Et ce que je voudrais vous dire maintenant, c'est que cela prend sa portée de ce que c'est illisible ²⁰. »

C'est de cet illisible qu'il va traiter dans la deuxième partie de la leçon VI. Il reviendra à Sophie Rolland-Manas et à Marc Strauss ²¹ d'en rendre compte, mais pour saisir l'intérêt d'évoquer la lettre en souffrance à ce moment du séminaire, j'avance juste que Lacan se servira de la logique d'Aristote, qu'il transposera dans la logique mathématique des quantificateurs, pour mettre en évidence ce qui, concernant le rapport sexuel, ne peut pas s'écrire, avec l'illisibilité qui en résulte. Cela explique pourquoi, pour illustrer cet impossible rapport, on fait appel aux fictions et aux mythes, à commencer par ceux de *Totem et tabou* et d'Œdipe. Du coup, étant donné qu'au début de la séance Lacan a dit que ce qu'il s'apprêtait à articuler était déjà écrit dans son texte sur *La Lettre volée*, on peut en conclure que s'il se réfère à cette fiction, c'est parce qu'elle illustre précisément ce qui est illisible et qui concerne la castration et, par voie de conséquence, l'impossible rapport qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Il est par ailleurs intéressant de souligner qu'en 1955 Lacan ne différenciait pas encore nettement la lettre et le signifiant et qu'en 1971 il évoque cette lettre en souffrance, juste après le chapitre intitulé « L'écrit et la parole » – où il interroge la différence entre ces deux notions – et juste avant le chapitre intitulé « Lituraterre » – où il définit cette différence, en précisant que « l'écriture, la lettre, c'est dans le réel et le signifiant, dans le symbolique ²² ». Cette différence est illustrée par l'apologue du

19. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 104.

20. [↑](#) *Ibid.*, p. 105.

21. [↑](#) Séance du séminaire École de décembre 2024.

22. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 122.

nuage qui se rompt, laissant ruisseler la pluie qui ravine le sol. Lacan assimile le nuage au signifiant/semblant et il précise que « la lettre qui fait rature, s’y distingue d’être rupture donc du semblant ²³ ». Puis il ajoute : « Eh bien, ce qui de jouissance s’évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui dans le réel [...] se présente comme ravinement ²⁴ ». C’est là qu’on s’aperçoit que son choix de traduction du conte de Poe n’est pas anodin. Une lettre en souffrance signifie qu’elle est en suspens, en attente d’être traitée. En suivant l’apologue, on pourrait dire qu’elle est en suspens dans le nuage/semblant. Elle est donc cachée – au sens de refoulée. Ce n’est que lorsque le semblant se rompt que la lettre se libère et ruisselle comme un retour du refoulé. Ainsi, au-delà de la fiction de Poe, la lettre désigne deux guises du réel : la jouissance de l’Un tout seul et l’impossible rapport qui en résulte. Et ce qui peut rompre le semblant, c’est le dire de l’interprétation.

23. [↑](#) *Ibid.*

24. [↑](#) *Ibid.*